

## LA JEUNESSE DE PORT-ROYAL vue par Sainte-Beuve

Il est bien téméraire de parler devant vous de Port-Royal. (1) Il est à peine moins imprudent de parler du *Port-Royal* de Sainte-Beuve après Gustave Michaut, Victor Giraud, Henri Bremond, René Bray, Jean Pommier. C'est à eux qu'il faut demander comment Sainte-Beuve, au lendemain d'une crise de sentiment, fut amené à faire une série de cours à l'Académie de Lausanne en 1837 ; quel succès, au total assez modeste, il obtint ; comment il reprit et remania ses notes ; et comment, un quart de siècle après, il en fit l'un des chefs d'œuvre d'histoire morale que nous aient donné les lettres françaises. Mon dessein est plus limité : il consiste à chercher ce que fut, dans son essence, non le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, mais le Sainte-Beuve de *Port-Royal*. Un idéologue puis un romantique de la jeunesse. Aussi m'en tiendrai-je à son dialogue avec la jeunesse de Port-Royal.

Il a réalisé la, il l'avoue, ou il s'en flatte, quelque chose d'insolite : "*Ce que je fais là d'étrange en histoire littéraire ...*", écrit-il au chapitre 6. Et de fait, pour une histoire, cette œuvre prend de bien grandes libertés avec la chronologie. C'est ainsi qu'en parlant de la Journée du Guichet, il enchaîne son chapitre sur Corneille, Corneille qu'il a, indûment sans doute,

(1) Le texte est celui d'une conférence prononcée à Port Royal de Paris devant la Société des Amis de Port Royal le 18 décembre 1969.

rattaché à Port-Royal, et qui, né en 1606, avait trois ans lors de cette célèbre journée. De même ses chapitres 8, 9 et 10 sont consacrés à François de Sales, dont il n'exposera les origines et l'enfance qu'en plein chapitre 10. Il avance capricieusement : *"Nous voici par une pointe assez brusque, dit le chapitre 8, arrivés au cœur même de M. de Saint-Cyran ..."* Et, par un mouvement de reprise ou de retour : *"Revenons"*. Il a des transitions ingénieuses mais toutes capricieuses, revient sur ses pas, marche en zig-zag, et, quand il trouve ennuyeux un sujet, passe vite. En revanche dès qu'un à côté l'attire, il n'y résiste pas quoiqu'il se donne l'air de se refuser aux digressions. Il quitte Port-Royal de temps en temps comme pour s'accorder une récréation : *"Port-Royal est désormais fondé et clos ; la Journée du Guichet a eu lieu : notre cloître subsiste et les dehors en sont bien gardés : nous pouvons le laisser un peu seul sans crainte"*. Au temps même de son cours de Lausanne, il écrit le 21 février 1838 à son ami Collombet : *"J'y ai joint par manière d'adjudication, saint François de Sales, Montaigne, etc ..."* Ses adjudications sont nombreuses et l'on peut lui appliquer ce qu'il écrit de François de Sales : *"Ses digressions sont un peu celles d'un Froissart dans les aventures de l'âme"*.

En revanche nous n'oserons lui appliquer ce qu'il dit des *"rapprochements un peu folâtres"* de Camus. Son parti-pris même de tout raccrocher à Port-Royal n'est pas arbitraire : Port-Royal est partout, par ses amis comme par ses ennemis, dans la dévotion et dans la colère. Ce cloître si fermé ouvre sur un immense paysage ; et c'est dans ce paysage que Sainte-Beuve se promène d'une marche qui paraît flâneuse, mais qui va bien à son but. Il le dispose avec je ne sais quoi de noblement théâtral qui sied bien aux sites du grand siècle. Il met à ses entrées des portiques qui ne seraient pas déplacés dans les architectures de Mansart ou les jardins de Le Nôtre. C'est ainsi qu'il aborde pompeusement Polyeucte : *"Corneille ! Pascal ! à vingt ans de distance la double colonne qui établit et signe glorieusement l'entrée de notre royale époque littéraire !"*. Et de même il décore par saint François de Sales l'entrée de son Port-Royal : *"Placé vers cette entrée qu'il décore, il devenait ... une proportion et une harmonie dans l'idée du plan"*. Et il ajoute qu'il aura un pendant symétrique à la fin : *"A l'autre extrémité et au déclin de notre histoire nous aurons Malebranche"*.

C'est précisément la première étape de Port-Royal, sa jeunesse, qui en est le portique ornemental. Il insiste sur ce point : il y a plusieurs âges de Port-Royal, et c'est au premier de ces âges que va sa préférence ; au Port-Royal dans lequel les préoccupations morales l'emportent sur les préoccupations théologique : *"La seconde génération, la mère Angélique de Saint - Jean, la sœur Euphémie Pascal, la sœur Christine Briquet, auront moins de ces fraîches et naïves impressions de jeunesse ..."*. Lui qui pourtant, alexandrin, a un goût décidé pour ce qui est achevé et même un peu décadent. Car il aime les fins de séries : *"Il semble alors, dit-il, que les siècles entiers n'aient servi qu'à amasser et préparer la matière au génie tardif, mais facile, qui fleurit seul en vue de l'arrière-saison"*. Et une note nomme cet Ovide qui est, entre tous, le représentant de ce génie tardif et de cette arrière-saison *"Ovide dans ses Métamorphoses est le dernier d'une série de poètes mythologiques qui l'avaient précédé à Rome depuis le temps de Catulle ... Aux derniers les bons dit l'adage vulgaire ..."*. Aux derniers les bons. Mais aux premiers le charme des aurores et des commencements encore indécis. Au commencement, dit Sainte-Beuve, il y avait place chez les religieuses de Port-Royal à une fleur d'imagination et à un sourire dans la dévotion qui plus tard se retrouvera moins ou ne se retrouvera plus et qui tenait peut-être à la jeunesse de ces belles âmes, à celle de l'entreprise même : *"novitas tum florida mundi"*. Et encore : *"Ce que je tenais à marquer en ce moment, c'est le premier rayon du matin sur Port-Royal réformé, ce court printemps, j'oserai dire, de la Thébaidé ou de Bethléem"*. Et quand viendra l'époque de Saint-Cyran : *"L'autre première époque ... ne sera plus qu'un souvenir d'aube blanchissante..."* Plûtôt encore que d'une aube, il s'est agi d'une double lumière, de feux croisés, et c'est ce qui nous vaut ces beaux chapitres sur Corneille et sur François de Sales. Lumière héroïque d'un côté, lumière de douceur de l'autre. Je ne sais si Sainte-Beuve a vu juste, mais il lui a semblé qu'il y a eu un premier Port-Royal cornélien et un premier Port-Royal salésien.

Trois questions, me semble-t-il, se posent sur cette double jeunesse et ce sont les trois questions que je voudrais examiner tour à tour : comment Sainte-Beuve l'a-t-il peinte ? comment a-t-il élargi la perspective pour lui donner un arrière plan d'his-

toire ? comment a-t-il imprimé son moi sur ce tableau d'histoire ?

\*

\* \*

Comment Sainte-Beuve peint-il ? Avec ses qualités de critique, de psychologue, d'artiste.

Le critique, en lui, est le questionneur éternel qui s'informe aux bonnes sources, qui contrôle ses sources, qui les discute. Il ne prétend pas épuiser le sujet, mais ses notes nous indiquent où il faut chercher pour essayer de l'épuiser, — et ceux qui viendront après lui profiteront des repères qu'il a placés sur la voie. Il a des amis érudits comme Charles Labitte qui le fournit de document inédits. Il veut aller plus loin que les autorisés de son temps, et, avec une attention qui n'est pas exempte de jalousie, il s'applique à les faire oublier. Il recueille tout ce qui peut renouveler une physionomie, éclairer d'un jour imprévu un point d'histoire. Il use de sa rare pénétration critique pour établir la date d'une lettre, rectifier la lecture d'un mot. Il n'admet un témoignage que sous bénéfice d'inventaire et n'en tient compte que si le témoin n'a pas intérêt à accréditer sa version. Toujours en garde, avec une nuance de malice, il se moque un peu de ses jansénistes pour qui leurs amis sont toujours de grands hommes. Il a des incidentes ironiques, un humour qui fait parfois disparate avec la gravité de ses héros. Il suppose des arrière-pensées, des subterfuges, et il regarde comme une habileté l'évanouissement de la mère Angélique dans la scène du Guicher. Il découvre des duplicités de conduite chez un honnête homme comme M. Arnauld, de la combinaison politique chez un saint comme François de Sales: "*Ne craignons pas de surprendre ainsi le cœur humain à nu et son incurable duplicité même dans l'âme des plus saints*". Et là, le critique rejoint le psychologue ou est rejoint par lui.

Le psychologue est celui qui sait distinguer, qui ne confond pas, qui est doué de cette qualité que Pascal appelle "*esprit de finesse*". Sainte-Beuve discerne à merveille les différences, les individualités, au sein d'un même sentiment, d'une même religion : "*En un mot, au sein du christianisme, il y a lieu à la distinction des caractères et des complexités individuelles, même régénérées et transfigurées.*" Il existe pour lui différentes sortes de piétés et des dévotions de nuances opposées. Quels rapports de Jansénius ou de Saint-Cyran avec Philothée ?

Dans un même groupe il marque la place respective de chaque personnage : la mère Angélique ne ressemble pas à sa sœur Agnès ; dans l'affaire de Maubuisson la sœur Anne-Eugénie garde sa figure à part. Mieux encore : dans une même âme, dans un même sentiment on découvre des éléments distincts ou contraires qu'il faut savoir doser : tendresse dans la rudesse, subtilité dans la dévotion, pompe dans la mysticité.

C'est par le dedans qu'il saisit les caractères et il ne connaît les âmes qu'en y entrant, même si elles lui sont étrangères. Il y a un don d'intuition infiniment délicat lorsqu'il définit, par exemple, l'action de la grâce. Il sait écouter les âmes : *"Dans l'âme d'Angélique un chant s'essaie aussi, un hymne se fait entendre à qui sait l'écouter."* Cet ancien élève de l'École de médecine semble à tout moment ausculter ; il pratique l'observation empirique des âmes. Confesseur laïque a-t-on dit, ou encore amateur d'âmes, on dirait qu'il assiste aux délibérations secrètes. Les méthodes thérapeutiques que ses maîtres lui ont enseignées, cet étonnant clinicien les applique avec ce qu'il appelle *"un tact véritablement hippocratique"*.

Mais ce n'est pas encore là le mot suprême de la psychologie : il y faut la sympathie, c'est-à-dire un fond de tendresse pour les âmes que l'on déchiffre. Sainte-Beuve possède la vertu de sympathie, en l'assaisonnant à peine, et sans y appuyer, d'une ironie souriante et affectueuse. Par exemple quand Dame Morel renonce à son petit jardin, *"par pur miracle intérieur"* dit-il. Ce sourire flotte même chez lui, sur le sentiment de la grandeur : qu'il évoque, à propos de la Journée du Guichet, la Journée des Barricades, à propos de la réforme de la mère Angélique, le coup d'Etat de Louis XIV entrant tout botté au Parlement. Le léger procédé héroï-comique qui s'aperçoit dans ces rapprochements marque le souci de ne pas trahir le réel, de lui laisser sa juste mesure : *"Je me plais à incliner la majesté de l'art, même de l'art chrétien, devant la plus chétive réalité"*. Mais, dit-il encore, *"ne mesurez que les sentiments"*.

Incliner la majesté de l'art : ce n'est pas à dire qu'il ne faille beaucoup d'art pour ressusciter les temps et les âmes. Historien, Sainte-Beuve n'oublie pas qu'il fut poète et romancier. Il l'est dans l'art de la phrase qui suit le mouvement même du récit, accumule au début toutes les circonstances, puis s'achève sur le mot fort, émouvant, sur le brusque relief. Ainsi quand les

religieuses attendent l'arrivée redoutée de M. Arnould : *"Ce jour indiqué, sur l'heure du dîner, de 10 à 11 heures, les religieuses étant au réfectoire, le bruit du carrosse, qui entrait dans la cour s'entendit"* Il y a dans ce rejet un effet que le vers traduirait par l'enjambement. Et c'est qu'il y a du poème dans cette prose. Ou plutôt elle relève de cette école historique du romantisme, dont le maître est Augustin Thierry. Sainte-Beuve lui-même fait le rapprochement : *"Si l'on trouvait une telle scène (il s'agit de la scène de Maubuisson) racontée par M. Augustin Thierry d'après Grégoire de Tours, ne l'admirerait-on pas ?"* Il lui plaît de garder au récit sa saveur d'époque, sa naïveté première ; et il fait grief à l'*Abrégé* de Racine de mettre trop de conventions académiques dans sa façon d'édulcorer les scènes les plus fortes : *"Et puis, l'oserai-je dire ? dans cet oubli, dans cette omission de Racine, j'entrevois la timidité littéraire et le goût : il jugea peut-être la scène trop forte. — trop forte de naturel et de naïveté"* Pour lui, il se garde de rien altérer de ces *"natures naïves et fortes"*.

Non point, d'ailleurs, sans ce soupçon d'artifice qui ménage les effets. Il lui arrive de suspendre l'intérêt et la curiosité, d'annoncer par avance un personnage qui reste à l'état de silhouette et que l'on ne retrouvera que plus loin. C'est ainsi que Saint-Cyran traverse, encore mystérieux, cette jeunesse de Port-Royal à laquelle un jour il succédera : *"Le temps approche où il ne s'en séparera plus"*.

Même il cède à la tentation de souligner, d'accentuer certains effets, de dialoguer avec son lecteur, de faire intervenir le pathétique. Peut-être est-ce à ce prix que l'on obtient le don de vie, qui est un charisme parmi d'autres. Sous le poète et le romancier un dramaturge se trahit, avec tout ce que ce mot comporte de mise en scène. Mais de l'art de Sainte-Beuve nous retiendrons surtout cette aptitude à entrer dans la manière de ceux qu'il évoque. Ce charisme-là, c'est le don du mimétisme. Sainte-Beuve a écrit, dans ces confidences que l'on a appelées *Mes Poisons* : *"J'ai toujours pensé qu'il faut prendre dans l'écritoire de chaque auteur l'encre dont on veut le peindre"* : Il a largement puisé dans l'écritoire de Port-Royal, comme dans celui de Montaigne ou de Pascal.

Il a avoué avec un peu de contrition, avec une feinte contrition, le rôle que joue l'imagination dans sa manière. Il se de-

mande, ou feint de se demander, s'il n'y a pas là un péché contre l'esprit de Port-Royal : "*C'est par l'étude suivie, réfléchie et presque contrite, par une étude plutôt mêlée de prière, non point dans ce genre d'exposition sérieuse mais extérieure et trop littéraire, où l'imagination et la curiosité ont tant de part, qu'il les faudrait aborder*". Mais l'imagination l'emporte. Il vit et vibre avec ses personnages. Il leur demande de beaux spectacles. De cette foule d'âmes groupée autour de la famille Arnauld, il demande : est-il "*un plus beau spectacle sur la terre ?*". Il va plus loin et c'est le spectacle d'un siècle presque tout entier qu'il se donne et à travers lui le spectacle d'autres siècles.

\*  
\*   \*

C'est la deuxième question que j'annonçais tout à l'heure : cet élargissement d'horizon, comment le réalise-t-il ? En situant Port-Royal dans des ensembles, premier point ; en évoquant à son sujet le passé et l'avenir, second point.

Dans quels ensembles ? Il va de soi que chez cet homme de lettres, et qui vécut pour les lettres, les parallélismes sont le plus souvent littéraires. C'est là ce qui l'entraîne à faire entrer dans son dessein un élève des Jésuites, un poète de la volonté et de la volonté de puissance, Corneille. Il est étrange de voir figurer ici ce *Polyeucte* où se trouve la plus doctrinale distinction de la grâce efficace et de la grâce suffisante. Il lui faut faire appel à toute son ingéniosité pour marquer un rapport entre je ne sais quel air espagnol qui serait chez les hommes de Port-Royal et chez Corneille. Il y a, chez eux tous, du glorieux au sens que les contemporains de Louis XIII donnaient à ce mot. Et c'est ainsi que se recrée, en forçant peut-être un peu la réalité de l'histoire, l'atmosphère d'un temps.

Sainte-Beuve se plaît à situer dans des concomitances, la *Fréquente communion* d'Arnauld déblaie les voies en théologie, comme Malherbe en poésie, comme le *Discours de la Méthode* en philosophie. Une curieuse harmonie préétablie appelle à l'avant-scène dans le même temps saint François de Sales, Desportes, d'Urfé. Il y a ainsi des familles d'esprit — conception essentielle à la critique de Sainte-Beuve — et des

rappports qui aboutissent à de véritables équations : saint Jean est à saint Pierre comme saint Augustin à saint Jérôme, comme saint Basile à saint Athanase, comme saint François d'Assise à saint Bonaventure, comme saint François de Sales à Saint-Cyran, comme Fénelon à Bossuet. De même derrière François de Sales et Théodore de Bèze il aperçoit Bossuet et Leibnitz. Lui qui voit avec tant de perspicacité les nuances, les différences, je l'ai dit, il ne se désintéresse pas des ressemblances, des communautés, des identités. Et en particulier de celles des diverses confessions. Voici quelques lignes du chapitre 5 dont je suis étonné que l'on n'ait pas tiré parti en un temps où l'on parle tant d'œcuménisme : *"Chez les chrétiens des différents âges, c'est d'un seul et même état qu'il s'agit : il y a là un véritable esprit fondamental et identique de piété et de charité... En s'en tenant donc à l'œuvre directe et positive, aux fruits propres de cette condition de l'âme, on les retrouve de même saveur chez tous sous des soleils distants et en des clôtures diverses, chez sainte Thérèse d'Avila, comme chez tel frère Morave de Herrnhout ..."*. N'oublions pas que ce discret appel à l'union des Eglises a été prononcé, ou du moins pensé, à Lausanne, auprès de Vinet et de Juste Olivier, parmi des protestants qui d'ailleurs lisaient Pascal avec prédilection.

Port-Royal est l'histoire d'une famille d'esprits, d' *"une lignée de caractères, dit Sainte-Beuve, de naturels et de génies qui étaient bien les contemporains proches parents, un peu les aînés de Corneille"*. Mais la famille d'esprits ne se limite pas à un siècle : ce sont de véritables arbres généalogiques qu'il faudrait constituer. Et c'est toute une suite d'échos qui résonne dans le lointains de Port-Royal : il y a là des voix de l'Ancien Testament, des prolongements de l'Évangile et des Pères de l'Église, des souvenirs de Dante et de l'Imitation de Jésus-Christ. Et comme on s'y attendait tout un XVII<sup>e</sup> siècle sur lequel se détache l'obsédante présence de Montaigne. Comme le passé l'avenir intervient : Esther, Athalie, le Vicaire savoyard, Bernardin de Saint-Pierre, Lamartine, Lélia même – chose singulière – accompagnent ces hagiographies sévères de docteurs qui auraient anathématisé le romantisme : *"Qu'on veuille bien me passer ces rapprochements fréquents que je fais des illustres du passé avec les vivants de notre époque ; ce ne sont pas, dans mon idée, de pures fantaisies. Pour-*



*quoi, par je ne sais quelle circonscription convenue, se rien retrancher de sa pensée ?* ” Et ce refus de toute *”circonscription”* et de tout retranchement s’étend au moi – ce moi que Port Royal jugeait haïssable.

\*  
\* \* \*

C’est là la troisième des questions que je posais tout à l’heure : comment Sainte-Beuve introduit-il son moi dans son tableau de la jeunesse de Port Royal ?

Par ses sympathies d’abord, où nous avons vu ses meilleures vertus de critique : il est avec les affectueux, les humains comme M. Hamon. A la vérité, cette pente de son esprit et de son cœur ne laisse pas de rendre assez surprenant le choix du sujet de Port-Royal. Aussi sort-il assez volontiers du saint vallon pour aller respirer à côté. Même il prévoit, à travers les tremblements de la famille janséniste, la menace de l’échec futur. C’est dès la fin du chapitre 8 que s’annonce cet épilogue : *”Cet aspect sévère de tremblement introduit et confirmé par M. de Saint-Cyran à Port-Royal y dominera assez en définitive pour qu’en avançant dans le siècle les chrétiens plus affectueux, plus indulgents, tendrement mystiques, ou simplement modérés se détournent de ce coin religieux avec quelque répugnance, pour qu’après saint Vincent de Paul, Fénelon soit contre, ... pour que Massillon, l’abbé Fleury ... enfin la race des doux n’y incline point”*. *La race des doux* : en somme ce que Bremond appelle l’humanisme dévot, toute une famille, parfois un peu douçâtre, qui aboutira, en déviant, à Bernardin de Saint-Pierre. *”Natures suaves et fines, dit le chapitre 9, âme veloutées et savoureuses, de miel et de soie, au coloris fondant ...”* *Ames veloutées, coloris fondant* : choisirait-on d’autres mots pour définir Sainte-Beuve. ? .

Il se sent du côté de ceux qui ont, comme il dit, le *”miel de la persuasion”*, une imagination *”un peu mignarde et sucrée”*. Il est enchanté de ce trait d’une religieuse heureuse de son état : *”Peu s’en fallait comme elle l’a dit elle-même, qu’elle ne dansât de ravissement”*. Il choisit les conciliants, ce qui rapproche. Il sent une répulsion insurmontable pour la contradiction, la contestation, un attrait marqué pour ceux qui fondent, et quelquefois confondent. Il lui plaît de citer un

janséniste qui unit dans la direction de conscience Arnauld et saint François de Sales, et qui conclut : "*J'unissais autant que je pouvais ces deux esprits ensemble : les rapprochant de leurs principes, je trouvais qu'il n'y en avait qu'un*". Et Sainte-Beuve ajoute : "*C'est bien là l'union élevée à laquelle il serait à souhaiter que tous les cœurs véritablement chrétiens aspirassent d'atteindre. Bien peu y parviennent, et encore, autour d'eux, le plus souvent on s'en scandalise*". Ne nous cachons pas ce qu'il y a de dilettantisme, je veux dire de volupté de l'intelligence, dans cette acceptation de tous les chemins, dans cette universelle curiosité. Sainte-Beuve se définit lui-même, dans sa page sur la grâce, comme le fleuve de Babylone qui ondoie et réfléchit ses bords.

Une autre image à laquelle on ne peut échapper à propos de lui : c'est celle des coteaux modérés. Ceux auprès de qui il s'installa sont des esprits pratiques, des "*généreux humains*", comme il dit, de ceux qui, comme Sévère dans *Polyeucte*, représentent "*l'idéal humain*". Et pourtant ce Sainte-Beuve de 1837 éprouve de l'attrait pour ce qui est plus grand que lui, pour le surhumain sublime. C'est le personnage de *Polyeucte* qui les incarne à ses yeux. Hier encore, d'ailleurs, il vivait dans l'ombre de Lamennais, qui l'a aidé à comprendre Port-Royal ; mais même alors il avait un goût particulier, dans le groupe de la Chênaie, pour Gerbet, âme de douceur : "*L'abbé Gerbet figurait la douceur, à côté de lui*".

Il n'accepte pas d'être séparé de toute une sagesse profane et antique. Selon une image du 8ème chapitre, il tient à ce que l'Hymette et le Mont Calvaire voisinent ; il n'abjure pas "*la vertu des Paiens*". Il ne consent pas non plus à être séparé de ce cortège de femmes, cohorte profane de Pauline : Antigone chez les Grecs, Didon chez les Latins, Ophélie dans Shakespeare et, chez Dante, non pas Béatrix, mais une pécheresse, Françoise de Rimini

Convenons-en : cette modération, cet équilibre, risquent fort d'être bornés. Je crois qu'il y a eu quelque chose de court, et, si j'ose dire, de vieillot, dans le goût de Sainte-Beuve, "*poeta minor*". Mais pour comprendre tout-à-fait son *Port-Royal* et être équitable envers lui, il faut se rappeler qu'il fut pensé dans le canton de Vaud, au lendemain de *Volupté*, ce roman si romantique, dont le romantique héros, Amaury, avait écrit :

*"Il y avait dans Port-Royal un esprit de contestation et de querelle que je n'y cherchais pas et qui m'en gâtait la pureté. J'entrais le moins possible dans ces divisions mortes et corruptibles que l'homme en tout temps a introduites dans le fruit abondant du christianisme. Heureux et sage qui peut séparer la pulpe mûrie de la cloison amère, qui sait tempérer en silence Jérôme par Ambroise, Saint-Cyran par Fénelon ! Mais cet esprit contentieux qui avait promptement aigri tout le jansénisme du XVIIIe siècle était moins sensible ou moins aride dans la première partie de Port-Royal réformé ... C'est à cette ère d'études, de pénitence, de persécution commençante et subie sans trop de murmure que je m'attachais".* Ce furent là les derniers mots de la jeunesse du critique. Ils étaient son adieu à sa propre jeunesse en même temps qu'un salut à la jeunesse de Port-Royal.

Pierre Moreau